



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50.

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VIVANT
QUININE
CHIFFRE
ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORCISANT JOUR

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)

—Parfait ! dit Polichinelle.
En même temps il fit saisir les cinq orateurs et leur fit couper la tête :
Il demanda encore :
—Personne n'a plus d'objection à faire ?
—Non, non, personne ! crièrent tous les malheureux qui remplissaient la place.
— Alors, c'est bien. Dites à vos femmes de payer si elles veulent vous sauver la vie.
Le soir même, trois milliards de francs étaient versés dans les caisses royales, et tous les vendeurs à faux poids ou falsificateurs de denrées purent rentrer dans leurs maisons et reprendre leur commerce interrompu ; mais, pendant plus de trois mois, ils n'essayeront plus de tromper leurs pratiques ni sur la quantité ni sur la qualité de la marchandise vendue.
Après quoi, comme il est naturel, ils reprirent leurs anciennes habitudes commerciales et redevinrent ce qu'ils étaient auparavant, et ce que vous voyez qu'ils sont aujourd'hui.
Mais Polichinelle ne s'en inquiéta plus. Ses coffres étaient pleins, et le peuple tout entier (les fournisseurs exceptés), cria sur son passage :
—Vive Polichinelle, le Bon, le Généreux, le Juste !
Par ce moyen et plusieurs autres, il devint le roi le plus populaire qu'on eût jamais vu et qu'on puisse voir jamais.



La prochaine débauche du parti conservateur en 1887.

XXV

C'est ainsi qu'il régna, ce grand prince, et faisait par son génie l'admiration de l'univers, rendant comme on a vu la justice à son peuple. La bonne Isoline, sa femme, l'aimait chaque jour davantage et l'admirait sans mesure. Les poètes venaient des quatre coins de l'horizon pour chanter ses louanges. Les orateurs l'appelaient Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, et le peuple de sa capitale, content de voir les fêtes et les banquets se succéder sans relâche, ne se demandait pas où l'on avait pris l'or et l'argent pour payer tant de bombances.
Vers la fin du dixième mois de son règne, la joie publique redoubla. Trente mille coups de canon, tirés cinq cents par cinq cents à la fois, annoncèrent au monde que Mme Iso-

line, la reine, venait d'avoir un fils et que la dynastie des Polichinelles ne risquait pas de s'éteindre avec son fondateur.
Pour comble de bonheur, l'enfant nouveau-né avait déjà dans le dos une petite bosse comme son père. Mme Isoline était souffrante et couchée, se le fit montrer et le trouva si joli (comme une vraie mère qu'elle était), qu'elle voulut à toute force le faire mettre à côté d'elle dans son lit et qu'elle reçut, dans cette attitude, les félicitations de toutes les dames de la cour, de tous les grands seigneurs et du peuple.
En même temps, comme elle avait beaucoup de bon sens et de jugement, elle défendit sous peine de mort que le petit fût emmaillotté et se contenta de lui donner à téter elle-même au lieu d'envoyer chercher une nourrice ; de sorte que le petit Polichinel-

le, libre de ses mouvements et réchauffé sur le sein maternel, ne bêlait pas et ne miaulait pas comme ceux des têtes bourgeoises qui ficellent leurs enfants comme des saucissons, les attachent dans leurs berceaux, les posent au hasard dans un coin et vont montrer leurs grâces aux Champs-Élysées. Il riait au contraire toute la journée, le bon garçon, il entourait de ses bras le cou de sa mère et l'embrassait toutes les trois minutes.
De temps en temps, quand elle était fatiguée et voulait dormir, il tendait les bras pour se mettre à cheval et en chemise sur le cou de papa qui le tenait par les mains de peur qu'il ne tombât et qui le montrait glorieusement à son peuple.
Mais les plus beaux jours ont souvent de tristes lendemains.
Comme on finissait de se réjouir

de la naissance du jeune prince, au moment même où s'éteignait le dernier lampion de la fête, voici que M. le ministre des finances vint au palais sans avoir été mandé. C'était mauvais signe, comme vous le savez.
—Sire, dit-il, plus rien dans les mains, plus rien dans les poches. Qu'allons-nous faire ?
—Empruntez, dit Polichinelle.
—Impossible, sire. Les juifs n'ont plus confiance depuis que Votre Majesté les a si bien étrillés.
—N'est-ce pas que je les ai frottés comme il faut ?
—Oui, sire ; un milliard d'un coup ! Un joli coup ma foi, un krach comme on n'en voit guère ; mais ces coquins n'en sont que plus furieux et plus dangereux... Quand on touche à la vipère, ce n'est pas la queue qu'il faut écraser, c'est la tête.
—Je retiendrai cette maxime, dit Polichinelle. Ce que tu viens de dire est d'un profond politique...
—Ah ! sire !
—D'un homme d'Etat consommé !...
—Votre Majesté me comble.
—D'un philosophe qui enfoncerait sans peine Grotius et Confucius...
—Majesté ! Majesté ! je ne fais que mon devoir.
—C'est bien. Prends la plume et écris :
— Décret du roi Polichinelle le Juste en faveur de son Peuple " bien aimé."
—Allons, bon ! fit le ministre en grognant dans sa cavate blanche, je parie que nous allons encore couper le cou à quelqu'un.
—Tu dis, maroufle ?
—Rien, sire, excepté que Votre Majesté va donner à son peuple une nouvelle marque de son amour.
—C'est bien. Écris :
— Ayant considéré et considérant que les gens de loi, avocats, huissiers et autres robins de toute espèce se font un effroyable plaisir de susciter les procès et les querelles au lieu de les apaiser comme c'est leur devoir et ma volonté souveraine ;
— Considérant qu'ils vivent de la sueur et du sang de nos sujets bien-aimés, lesquels en deviennent tous les jours plus maigres, plus étiques et finiront par ne plus pouvoir payer l'impôt qui est si nécessaire à la gloire du pays, à l'entretien de l'armée et des fonctionnaires et à la splendeur du trône ;
— Avons décrété et décrétons ce qui suit :
— Article premier.—Tout homme de loi, quels que soient son titre, son nom, son rang, sa naissance, sa droiture, son mérite ou sa coquinerie, sera tenu de payer, trois jours après